

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FÊTE D'INAUGURATION DE L'HORLOGE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG.

M. Schwilgué a consacré plusieurs années de sa vie à doter d'une merveille la cathédrale de Strasbourg.

Cette cathédrale est l'œuvre des siècles. La tradition rattache son origine aux premiers temps de la monarchie. Reconstituée du XIe au XIII siècle, surmontée depuis d'une flèche svelte et transparente, elle fut enrichie au XVIe siècle d'une nouvelle horloge astronomique. Son architecture est l'expression sublime du sentiment religieux du moyen âge, et dans son ensemble, elle retrace l'histoire de tous les arts qui se sont dévoués à l'exécution de cette œuvre grandiose.

Cependant, depuis bien des années le mécanisme de l'ancienne horloge astronomique avait cessé de fonctionner; le travail remarquable des Dasi-polius et des Habrecht était perdu, et depuis 1790 l'horloge elle-même s'est arrêtée.

En moins d'un siècle, l'histoire de cette horloge s'était transformée en un mythe. La légende racontait que Copernic, ou Habrecht avait eu les yeux crevés par ordre du magistrat, afin d'empêcher ce mécanicien de faire ailleurs un chef-d'œuvre semblable; que l'artiste s'était vengé d'une si noire ingratitude en brisant le ressort principal de l'horloge, et que personne depuis n'avait pu la réparer.

A la fin du siècle dernier, un enfant de neuf ans venait souvent contempler la merveilleuse horloge. Son regard était fixé sur ce coq dont les ailes ne battaient plus, dont la voix était éteinte; il contemplait ces figures de saints maintenant immobiles, et ce clepsydre qui ne tournait plus; il méditait sur les causes qui avaient pu arrêter ces planètes dans leur orbite que jadis elles décrivaient autour du soleil.

Cet enfant écoutait avec une émotion profonde la triste légende que le sacristain racontait à quelque curieux étranger, et dans son âme jeune et ardente s'élevait avec une énergie puissante le vœu de restaurer un jour l'horloge que personne ne pouvait réparer.

L'enfant qui avait formé ce vœu apprit l'art d'horloger. Mais bientôt son génie l'emmena fort au-delà de la sphère étroite d'une existence industrielle.

Devenu homme, il n'avait plus qu'une seule passion: la passion de l'étude. Il se délassait à résoudre les plus difficiles problèmes des mathématiques. Comme Pascal il trouvait, il inventait plus encore qu'il n'étudiait les sciences exactes.

Un sentiment profondément religieux éleva son âme vers Dieu par l'étude des lois éternelles de la nature.

Cette vocation, ces étonnantes connaissances astronomiques lui firent offrir un enseignement public.

Mais la réunion si rare du génie pratique du mécanicien et des connaissances théoriques les plus transcendantes ne tarda point à lui ouvrir une nouvelle carrière, qui ramena cet homme devenu illustre dans la cité qui l'avait vu naître.

Cet enfant, cet homme, c'est Schwilgué! A l'apogée d'une si belle carrière, il a évoqué la pensée de son jeune âge, et il l'a exécutée avec le dévouement d'une piété patriotique et avec la verve patiente du génie.

Le 31 décembre, les corporations des arts et métiers ont voulu témoigner leur admiration au savant et modeste restaurateur de l'horloge astronomique, par une de ces grandes fêtes populaires, comme on en célébrait aux siècles du moyen âge, et dont Strasbourg seul semble avoir conservé le secret.

Mgr. l'évêque de Strasbourg a voulu rehausser encore ces hommages d'une population toute entière en les sanctifiant par les solennités de la religion; l'horloge de M. Schwilgué a donc été inaugurée par les imposantes cérémonies du culte catholique et par les acclamations sympathiques d'une ovation populaire.

Dès cinq heures et demie les personnes invitées par M. Schwilgué à voir le mouvement du calendrier et du comput ecclésiastique, qui régulièrement aura lieu le 31 décembre à minuit, mais qui avait été avancé de 6 heures, se trouvaient rassemblées devant l'horloge brillamment illuminée. Bientôt Mgr. l'évêque de Strasbourg est arrivé, accompagné de son clergé métropolitain, et la cérémonie a commencé.

Après que Mgr. a eu prononcé la formule de bénédiction et aspergé le monument d'eau bénite, au coup de six heures, les cadrans se sont mis en mouvement et avec une merveilleuse précision chaque fête mobile, chaque jour est venu se ranger dans la place qu'il doit occuper cette année.

Ceci terminé, Mgr. l'évêque est monté en chaire et a prononcé un discours dont nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, reproduire que le passage suivant.

"Pourquoi, Messieurs, a dit M. Riez, admirons-nous le chef-d'œuvre sorti des mains de cet homme extraordinaire qui a su, avec une si touchante simplicité, cacher si longtemps sous le voile de la plus chrétienne modestie tout ce qu'il y a de générosité, de grandeur, de constance et de désintéressement dans cette âme si loyale, si candide et si française? C'est que, pénétré de la faiblesse et de la dépendance de l'homme, il s'est mis à genoux devant celui qui a créé l'espace et le tems, creusé les abîmes de l'Océan et lancé dans l'immensité de l'univers ces astres et ces planètes qui chantent la gloire de Dieu comme les anges autour du trône du Seigneur.

"Il a su réunir dans sa pensée toute la création et tout le code de la nature, et il a réussi à retracer dans son horloge, avec une précision sans exemple, cette grande œuvre de Dieu. Les minutes, les heures, les jours, les mois, les années, les siècles se suivent comme dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Le cadran suit le mouvement de la terre; l'ange, auquel Dieu a ordonné dans les Psaumes de veiller sur nous, est un gardien fidèle et nous adresse tous les quarts-d'heure une ou quelques paroles d'encouragement.

"La mort nous rappelle 24 fois par jour l'heure fatale. Jésus-Christ dominant tout et au nom duquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, est assis comme le juge suprême sur les nuages; les apôtres, représentant le genre humain, passent et s'inclinent devant leur maître pour recevoir sa bénédiction; le coq, cette horloge vivante, le symbole de la vigilance, qui sonne le réveil, annonce l'aurore, réjouit par son chant le navigateur en lui prédisant la fin de la tempête; le coq, auquel, selon l'expression de l'Écriture, Dieu a donné l'intelligence, nous invite à pleurer avec Pierre nos infidélités, et nous excite, en battant des ailes, à nous élever vers le ciel par des efforts continuels et par des actes incessants de courage et de vertu.

"Enfin tout l'ensemble de l'ouvrage nous retrace cette belle et harmonieuse unité dans la nature, et proclame avec éloquence la nécessité et les bienfaits de cette unité de foi, d'espérance et de charité qui fait la force et le bonheur des peuples.

"Nous prions le ciel de répandre avec abondance ses bénédictions sur ce chef-d'œuvre de l'art et sur son auteur à jamais illustre, sur cette ville antique et bien-aimée, sur tous nos chers concitoyens, et avant tout sur le corps respectable auquel appartient l'honneur et la gloire d'avoir conçu la pensée de la restauration de cette œuvre admirable qui, entre les mains du génie, est devenue une création nouvelle. Le nom de Schwilgué brillera désormais dans les fastes de notre magnifique cathédrale à côté de ceux de Werner et d'Ervin; les démonstrations aussi cordiales que bien méritées dont ce vénérable vieillard va être l'objet de la part des autorités et de ses concitoyens prouveront à toute la terre que nos villes comme nos provinces, nos provinces comme la France toute entière se lèvent comme un seul homme quand il s'agit de défendre l'honneur de la nation et de couronner le mérite."

Des marques d'approbation, que contenait à peine la sainteté du lieu, ont accueilli ce discours, après lequel Mgr. l'évêque s'est retiré avec le clergé; et M. Schwilgué, suivi des personnes invitées, est sorti de la cathédrale par la porte située en face du château.

Dès 5 heures, les corporations d'art et métiers de la ville s'étaient réunies au château, les maîtres dans les salles et les compagnons dans la cour. Chaque corporation avait au milieu d'elle sa bannière flanquée de deux drapeaux tricolores; les compagnons portaient des flambeaux.

Au coup de six heures, le cortège des corporations se mit en route vers la cathédrale dans l'ordre suivant:

- Deux files de cavaliers, élèves de M. Imlin, porteurs de flambeaux, commandées par lui;
- Un corps de musique militaire;
- Le chœur des chanteurs;
- La grande bannière de la ville, représentant la sainte Vierge et l'enfant Jésus;
- La députation des maîtres-ouvriers chargés de complimenter M. Schwilgué;
- Les corporations avec leurs bannières dans l'ordre suivant réglé par sort.
 - 1^o Les peintres;
 - 2^o Les cordiers;

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| 3 ° Les fabricants d'huiles ; | 21 ° Les orfèvres ; |
| 4 ° Les tailleurs ; | 22 ° Les tisserands ; |
| 5 ° Les taillandiers ; | 23 ° Les pelletiers ; |
| 6 ° Les maçons ; | 24 ° Les tapisiers ; |
| 7 ° Les charrons ; | 25 ° Les baquetiers ; |
| 8 ° Les menuisiers ; | 26 ° Les cordonniers ; |
| 9 ° Les coiffeurs ; | 27 ° Les passementiers ; |
| 10 ° Les vitriers ; | 28 ° Les aubergistes ; |
| 11 ° Les brasseurs et tonneliers ; | 29 ° Les pâtisseries ; |
| 12 ° Les poëliers ; | 30 ° Les selliers ; |
| 13 ° Les meuniers et fariniers ; | 31 ° Les confiseurs ; |
| 14 ° Les gantiers ; | 32 ° Les fabricants de chandelles ; |
| 15 ° Les imprimeurs ; | 33 ° Les relieurs ; |
| 16 ° Les charpentiers ; | 34 ° Les tanneurs ; |
| 17 ° Les bouchers ; | 35 ° Les tourneurs ; |
| 18 ° Les teinturiers ; | 36 ° Les serruriers ; |
| 19 ° Les ferblantiers ; | 37 ° Les marchands de poissons. |
| 20 ° Les jardiniers-cultivateurs ; | |
- Les ouvriers des ateliers de M. Schwilgué ;
Les ouvriers de la fabrique de Grafenstaden ;

Les élèves de l'école industrielle ; quatre d'entre eux portaient un transparent représentant d'un côté l'horloge astronomique, de l'autre la figure allégorique de l'astronomie. Cet ouvrage de M. Flaxland faisait un excellent effet.

Des troupes formaient la haie des deux côtés du cortège et fermaient la marche.

Arrivés devant le parvis, les cavaliers et la musique firent conversion à gauche ; le chœur des chanteurs monta les degrés du parvis, et au moment où M. Schwilgué sortait de la cathédrale, une cantate en langue allemande fut exécutée par le chœur des chanteurs. L'auteur des paroles est M. Lamey, le compositeur de la musique, M. Hæter.

Voici la traduction du morceau lyrique, dont l'exécution en plein air, par une masse considérable de choristes, soutenus d'un grand nombre d'instruments, a produit l'effet le plus imposant :

1. (CHŒUR.)

1. Viens, SCHWILGUÉ, entends-tu toutes ces voix qui s'élèvent, ces cris d'allégresse ? C'est le cortège des travailleurs qui s'avance vers toi.

Viens ! As-tu vu ces lucres ondoyantes ? Ce sont les flambeaux qui éclairent leur marche triomphale.

2. Cette foule t'appelle : parais ; à toi l'hommage de la cité, la fête de cette nuit.

Elle était difficile l'œuvre que tu as méditée, entreprise, accomplie : si le but est splendide, le labeur était rude.

3. Dis, comment comptes-tu les heures de fatigue, les journées de peines, les années de patience ?

Dis, les Esprits venaient-ils te servir en secret ? Gloire à ton œuvre ! Nous venons acquitter cette dette.

4. Au travail a succédé le repos : mais en ton honneur la trompette et la lyre réveillent aujourd'hui leurs accents populaires.

Ecoute, on applaudit ! Ton image va orner nos demeures, et le jour viendra où la légende associera ton nom à celui de Faust.

5. Que les étendards flottants appellent les héros sur les nobles chemins de leur gloire sanglante !

Toi, qui es un fils de la paix, porte la lumière du travail ; va suspendre ta couronne dans le temple des arts,

6. Sois salué par nos chœurs ! honoré par la science, respecté par l'envie, admiré par le monde !

Que des chants dignes de tes œuvres les célèbrent depuis le Rhin jusqu'à l'Océan !

11. (VOIX SEULES.)

1. Dans l'auguste et splendide cathédrale, à l'heure de midi, voici venir comme par enchantement douze envoyés qui s'avancent en cercle.

2. L'os balancé par la main de la Mort frappe des coups retentissants : la troupe de disciples se tourne vers le Seigneur, qui bénit et consacre leurs fronts inclinés.

3. Et trois fois, du haut de son poste élevé, le coq d'airain agite sa crête, bat des ailes, et par trois fois il chante, comme s'il voulait proclamer des merveilles inouïes.

4. Oui, certes, elles méritent d'être proclamées, les choses que vous lisez dans ces merveilleux orbites, où de hardies et savantes aiguilles indiquent la marche des astres.

5. Les mystères que recèlent les rouages sont dévoilés au grand jour. Dites ; comment cette science est-elle venue animer cette rude matière ?

6. Le cadran qui amène les signes n'a point l'intelligence de l'œuvre ; elle ne réside ni dans le levier qui pèse lourdement, ni dans le brillant métal des rouages.

7. Un esprit baptisé de lumière divine est l'auteur de cette création ; et lui à qui elle doit la vie est encore de ce monde, est encore parmi nous.

8. Tu inclines le front, ô Schwilgué, comme s'il ne s'agissait pas de toi, comme si autour de ce front serein ne brillait pas l'aurore d'une gloire immortelle !

9. Heureux maître ! il fut un temps où son art lui eût coûté cher ; le bûcher attendait alors les génies trop pressés de naître.

La cantate chantée, la députation des maîtres-ouvriers s'approcha de M. Schwilgué, et M. Schwartz, syndic des brasseurs, prononça, au nom des corporations, le discours suivant :

« Monsieur et très-digne concitoyen,

« Organe des corporations des arts et métiers de notre ville, je viens vous exprimer d'une manière solennelle l'admiration que leur cause la grande œuvre que vous avez terminée en ce jour.

« Œuvre de science, œuvre d'art, elle s'adresse à tous les degrés de l'intelligence ; établie dans le plus beau de nos monuments, elle concourt avec lui à la gloire dont notre cité est jalouse.

« L'horloge astronomique de la cathédrale est le fruit des labeurs et des méditations de votre vie entière ; elle marque, comme une pierre milliaire, les progrès d'une science dont elle formule admirablement les problèmes les plus difficiles. Exécutée avec la précision la plus parfaite, elle retrace le passé, indique le présent et déroule l'avenir astronomique.

« Vous venez de lui inspirer le souffle de la vie et l'obéissance à votre volonté ; elle va marquer aux générations futures les périodes de leur existence.

« Puissent les années qu'elle comptera pour vous être nombreuses et bénies ! Puissent les siècles dont elle tracera le cours à notre commune patrie être des siècles de paix et de prospérité. »

Après le discours de M. Schwartz, M. Daniel Hirtz, maître tourneur, est sorti des rangs et a adressé à M. Schwilgué une pièce de vers allemands de sa composition.

Le cortège se remit ensuite en marche dans l'ordre que nous venons d'énoncer. Après les différentes corporations marchant M. Schwilgué, entouré de la députation des arts et métiers, des personnes invitées et des élèves de l'école industrielle municipale. Partout, sur la route suivie par le cortège, les maisons des particuliers et les édifices publics étaient pavoisés de drapeaux tricolores, les fenêtres garnies de dames ; dans les rues, la foule compacte et serrée.

Le cortège suivit l'itinéraire que nous avons indiqué hier.

Comme nous l'avons annoncé, des feux de Bengale avaient été allumés au moment du passage du cortège au pied des statues de Gutenberg et de Kléber.

Sur la place de la Comédie, un transparent de proportion colossale représentait, d'un côté, l'image de la mécanique ; de l'autre, celle de l'astronomie, ces deux figures assises ; au centre, élevés sur quelques degrés, la ville de Strasbourg et le génie des arts posaient une couronne sur le buste de M. Schwilgué. On s'accordait à trouver de très-bon goût ce travail dû au pinceau de M. Guérin.

Le cortège ayant pénétré dans la vaste cour de l'Hôtel-de-Ville, les corporations se rangèrent des deux côtés, laissant au milieu un espace vide par lequel M. Schwilgué et les personnes qui l'accompagnaient parvinrent au grand escalier auprès duquel attendaient M. le maire et MM. les membres du conseil municipal.

Quant on fut parvenu dans la grande salle de la mairie, où se trouvaient réunies en grand nombre les autorités et les personnes notables de la cité, M. Münch, directeur de l'école industrielle, présentant M. Schwilgué à M. le maire, s'est exprimé en ces termes :

« Monsieur le maire,

« Nous venons amener devant vous l'auteur de l'horloge astronomique de la cathédrale. En lui offrant une ovation publique, les corporations des arts et métiers croient remplir un devoir envers un de leurs concitoyens les plus distingués, et elles étaient convaincues d'avance que toutes les classes de la cité que vous administrez s'empresseraient d'y prendre part, pour lui prouver combien elles apprécient l'œuvre éminente dont il a doté notre ville. »

M. Schutzeberger a répondu avec dignité.

La cantate en langue française de M. Lehr a ensuite été exécutée. La musique de M. Hæter fait honneur au compositeur, qui n'en est plus à faire ses preuves. Voici la pièce de vers de M. Lehr.

Descends des cieux, douce Harmonie ! Echappe à toute main vandale !

Viens animer nos cœurs, nos voix,

L'Alcece veut rendre à la fois

Hommage au travail, au génie.

(chants !

A toi, SCHWILGUÉ, nos plus beaux

Honneur à l'œuvre de tes veilles !

Ton horloge aux ressorts savants

Des cieux retrace les merveilles.

L'art admiré chez nos aïeux

S'efface auprès de ton ouvrage,

Et par toi nos derniers neveux

Sauront les progrès de notre âge.

Qu'il marche ! et tandis que le temps

Crause partout sa triste empreinte,

Puissent ces merveilleux cadrans

Ne jamais subir son atteinte !

Jouis, Strasbourg, noble cité,

Jouis de ta gloire nouvelle.

Elle est pure, et n'a pas coûté

De larmes à l'humanité :

C'est la plus belle !

Schwilgué, tu vivras sur l'airain !

Mille échos rediront ta gloire !

Et pour toi le temple d'Erwin

Sera le temple de Mémoire !

Après l'exécution de cette cantate, M. Schwilgué étant descendu dans la cour, a été salué d'unanimes acclamations et remené jusqu'à sa demeure par la foule empressée.

On peut dire que si grands, si magnifiques que soient les honneurs décernés M. Schwilgué, ils n'ont pas été au-dessus de l'œuvre à laquelle cet éminent et savant artiste a consacré pendant tant d'années son existence toute

entière. M. Schwilgué est un de ces hommes aux mœurs antiques qui n'ont pas déparé les grands siècles de l'art chrétien. Cette tête, qui rendait hier au vieux municipal de Strasbourg sa physionomie de ville libre du moyen-âge, a donc été la digne récompense d'un homme que le moyen-âge semble avoir oublié parmi ses concitoyens.

Union Catholique.

BULLETIN.

Encore des romans immoraux ! Puisque cela menace de devenir épidémique, hâtons-nous d'établir un cordon sanitaire autour de ce cloaque immonde, afin d'empêcher la contagion de gagner ceux qui ont la tête et le cœur sains ; et, Dieu merci, le nombre en est assez grand encore parmi nous pour qu'on y prenne garde. Nous n'en sommes plus depuis quelques jours aux feuilletons plus ou moins immoraux, plus ou moins hurons par le style et l'odeur, que vendent en Europe les marchands de scandale à tant la livre ; et qui nous arrivent quand les laquais et les soubrettes les ont mis au linge sale. Voici venir un rhétoricien qui enjambe que bien que mal la porte de la boutique nauséabonde des romanciers de là-bas, et qui nous débite des platitudes saugrenues avec une naïveté et une assurance incomparables. C'est un jeune homme, nous dit-on, dans un article A SA LOUANGE ! Tant mieux ; il y a espoir de le ramener au bon sens et à la sagesse. Personne plus que nous n'est disposé à encourager les efforts des jeunes gens qui se sentent une vocation littéraire ; et nous leur avons adressé plusieurs fois l'invitation de produire leurs talens. Nous serons des premiers à applaudir à tout ce qu'ils écriront de beau, de moral, d'utile à la religion et à leur pays. Mais applaudir à des niaiseries sottement pensées et plus sottement écrites ; mais encourager des gâteurs de papiers qui viennent à la face d'un pays insulter au bon sens et à l'orthographe ; mais crier *bravo* sur de misérables amplifications auprès desquelles Barbe-bleue est un chef d'œuvre de raison et de style ; mais laisser passer les immoralités d'un jeune évaporé qui ne rêve que bergerettes ; allons donc ! Retournez à l'école, mon ami, allez au catéchisme, puis que vous avez oublié les leçons de vos professeurs et de votre curé. Quand vous saurez l'orthographe et le français, quand vous serez sage, vous reviendrez. Sinon, gare aux hoïons qui tomberont sur vous. Ne faut-il pas en effet une outrecuidance modèle pour venir nous raconter des sottises telles que celles-ci ; nous citons au hasard : "L'AMOUR D'UNE FEMME AU VISAGE PALE." Pardonnez-nous, lecteurs, si nous vous envoyons de telles énormités ; vous ne nous croiriez pas sans cela.

"Nous avons vu que Caroline le soir, où elle attendait avec anxiété sur la fenêtre l'arrivée de Venceslas, avait perdu l'usage de ses sens, par suite de l'émotion que lui avait causée la perte de sa rose. Sa chambre était éloignée de celle de son oncle, et comme les domestiques couchaient à un étage plus bas, personne n'eut connaissance de cet accident. Elle était depuis assez longtemps dans cet état, quand les zéphirs de leur haleine joyeuse, vinrent frapper la persienne mal fermée, et l'ouvrirent. La fraîcheur de la nuit, en déposant sur ses tempes glacées ses gouttes de parfums vint la rappeler à elle. La lampe argentée, déesse de la nuit, brillait avec éclat en ce moment, et des myriades de diamants, que la rosée avait déposées sur les brins d'herbes réfléchissaient ses rayons et ceux des étoiles. La jeune fille vint s'appuyer sur la tablette de la fenêtre, c'était l'une des plus belles nuits d'été, on n'entendait en dehors d'autres bruits que les chants et les saluts joyeux des mariniérs dans le port, le bruit monotone des pas de la sentinelle sur les murs que l'écho répétait au loin au delà des collines.

"L'heure seule de la nuit pouvait porter l'émotion dans un cœur de jeune fille, il fallait une pensée pour distraire et chasser les sombres rêves de la peur ; celle de Venceslas était bien seule digne d'y régner et de le défendre. Toujours présent à ses regards son nom se dessinait toujours en lettres d'or sur les replis de son âme. C'est en vain que le sommeil voulut clore ses pupilles, chaque pleure des nymphes venaient faire reluire ce nom d'amour à leur dernière ardeur, etc. etc."

Voilà pour le style ; voici de la philosophie morale, et de la bonne :

"La conduite de cette jeune fille pourra paraître un peu étrange à certaines personnes aux principes austères, et j'avouerai moi-même qu'il y a quelque chose dans ces dévotions et ce rendez-vous qui peuvent certainement les blesser. Mais ma seule remarque, je crois, détruira tout ce que ce fantôme d'une fuite aurait pu laisser de périlleux en leur âme. On doit se rappeler que les premiers amours de Caroline se passèrent bien loin du monde, et que jamais l'ombre même du mal ne vint ternir l'éclat de ses yeux. Qu'importe, celui qui a aimé et qui a compris tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'amour d'une femme ; qui a vu tout ce qu'il y a d'entraînant dans un cœur d'homme pour une âme jeune et sensible comme celle de Caroline, que celui-là parle et qu'il nous dise s'il n'y a pas plutôt quelque chose de céleste dans cet amour-là. Ce n'était pas l'amour du siècle de Louis XV, amour combiné par les plans et les règles ; ce n'était pas non plus cet amour de notre siècle, qui vient de l'esprit, et que l'on voit s'éche-

ment décrier dans des lettres encore plus dépourvues de sentimens. C'était l'amour du cœur, d'un cœur que jamais une tache n'était venue flétrir. C'était la nature simple et tendre des premiers âges du monde, la nature celle *divinité suprême*, ennemie de l'art et de l'esprit, qui lui imposait ses lois énergiques, en éloignant toutefois bien loin de ses pensées le démon du mal. Que celui qui se trouva blessé pense, avant de prononcer, et il pardonnera facilement à cette jeune fille. Mais revenons à notre sujet.

"Cependant les dernières paroles de Venceslas avaient porté l'effroi dans son âme. Le jeune homme était déjà loin ; ses mains se crispèrent avec force aux poteaux de la galerie ; une fièvre ardente la saisit. Elle poussa un cri de douleur. Les villageois accoururent et la transportèrent sur son lit. Le délire éclata dans sa tête comme une fusée de sang, et plus d'une fois le nom de Venceslas vint frapper les oreilles de ceux qui l'entouraient. De longs momens de silence succédaient à ces paroles ; un sourire passait comme l'ombre sur ses lèvres. Elle était heureuse ; elle possédait Venceslas. Elle le pressait sur son cœur et des regards divins s'élevaient au ciel....."

Et il nous serait permis de laisser passer tout cela sans crier aux honnêtes gens de prendre garde de se salir à cette boue ? De grâce, dites-nous, M. le romancier-moraliste, si on vous a donné l'alternative de recevoir les étrières ou de nous cuisiner ces chinoïseries là ? *Si l'amour des femmes au visage pâle, qui attendent la nuit vos Venceslas, et qui perdent leurs sens en perdant une rose, si les zéphirs et les parfums de la fraîcheur de la nuit, si la lampe argentée qui est la déesse de la nuit, si les fleurs des nymphes qui font reluire un nom d'amour à leur dernière ardeur . . . assez ! si tout cet amphigouri, qu'heureusement personne ne comprend non plus que vous, vous étouffait, vous soulevait le cœur, par décence vous deviez le jeter ailleurs qu'à la face du soleil et des gens bien appris.*

Quant à votre philosophie *immorale*, vous nous paraissez bien avancé pour un jeune homme. Non seulement elle nous paraît étrange à nous qui ne sommes pas très austères, elle nous paraît de plus dégoûtante. Et votre remarque qui devait détruire tout ce fantôme d'une faute, a simplement détruit tout désir de ménager votre effronterie. Vous êtes précoce, jeune homme ; vous passez vos maîtres déjà. Car nous ne pensons pas qu'ils aient écrit souvent des impiétés aussi obscènes. Pour un début, cela promet. Ce n'est pas l'amour compassé du siècle de Louis XV qu'il vous faut, ni celui de notre siècle, qui vient de l'esprit ; c'est du gros amour, sans règles, sans esprit, bien graveleux, bien sauvage, de l'amour de corps de garde, à l'état de nature en un mot. Et vous osez nommer cette nature là *divinité suprême* ! Et vous n'avez pas senti votre main trembler en écrivant de tels blasphèmes ! Et vous avez osé mettre votre nom au bas de ces pages immondes. Vous n'avez donc pas de mère ? Vous n'avez donc pas de famille ? Vous n'avez donc pas d'amis ni de patrie ? Infortuné ! nous regrettons presque d'avoir jeté du ridicule sur vos pitoyables élucubrations ; c'était de l'ange qu'il eût fallu les couvrir pour les ensevelir en leur lieu. Puisse cette leçon un peu dure vous profiter ! Dans tous les cas, elle vous était due ; elle était due à la littérature, à la morale, à la religion, à votre pays que vous avez également offensés.

Le Frère Supérieur des Ecoles chrétiennes de cette ville a la bonté de nous communiquer l'intéressante nouvelle qu'à la fin de ce mois deux Frères de cette admirable société partiront de France, pour venir fonder, de concert avec ceux d'ici, l'Etablissement de Québec. C'est une bonne nouvelle pour la ville de Québec et pour le pays en général, et nous en bénissons Dieu de tout notre cœur.

Nous devons aussi à l'obligeance du Frère Aidant communication d'une guérison miraculeuse, opérée dans la ville d'Auray, en Bretagne, par l'intercession du vénérable De La Salle, leur fondateur. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

On nous écrit de St. Columban que M. Falvey, missionnaire au canal de Beauharnais, et autrefois curé de St. Columban, est venu visiter ses anciens paroissiens. Ils le reçurent avec un enthousiasme qui témoigne hautement de leur foi et de leurs dispositions religieuses. Il sut en profiter en véritable missionnaire pour les affermir dans le bien et propager parmi eux la tempérance. Dans les journées des 25 et 26 février, il reçut membres de la Tempérance Tot de plus de 200 catholiques. C'est pour les paroissiens et le pasteur une bien belle récompense de la charité qui les unit.

Nous avons appris que les supérieurs ecclésiastiques étaient d'avis que le clergé présentait une adresse de félicitation à Son Excellence pour la sagesse de son administration, et de regrets à l'occasion de son départ. Cette dé-

marche serait à nos yeux pleine de convenance et d'opportunité. Le clergé qui dans presque toutes les localités s'est uni au peuple pour demander à Dieu le rétablissement de la santé du gouverneur, s'empressera sans doute de lui donner ce dernier témoignage de sa gratitude et de sa loyale sympathie. Il importe que le premier corps du pays, que l'interprète né des doctrines catholiques en Canada, témoigne de plus en plus, et dans une occasion solennelle, de la loyauté de ses principes sociaux et de sa charité religieuse. Il réduira à l'impuissance, sinon au silence, les lâches ennemis qui le calomnient partout et toujours, et qui adressent à la religion les misérables accusations dont ils cherchent à flétrir nos concitoyens. Que notre gouvernement et l'Angleterre le comprennent bien, ils n'auront jamais de plus fidèles sujets que les catholiques. Et nous serions curieux d'apprendre de la bouche de nos calomnieurs et de nos ennemis politiques et religieux quel symbole appartiennent les chartistes et tous les fauteurs de troubles en Angleterre qui, sans d'autre motifs que celui d'une opposition systématique, sèment de tant d'embarras la marche du gouvernement de la métropole. Nous faisons des vœux pour que le clergé donne une nouvelle sanction à l'évidence incontestable de ses vertus sociales. Le règne de Dieu et de la justice, c'est là sa devise et le but de ses travaux et de son ambition.

Nous apprenons d'heureux résultats de la mission de M. Phélan au canal de Lachine. Il réunit tous les ouvriers à son arrivée, et leur fit un discours des plus pathétiques à l'occasion des récents évènements. Tout l'auditoire fondait en larmes, et témoignait par des sanglots son regret du passé et ses bonnes résolutions pour l'avenir. Il profita de ces excellentes dispositions pour les amener à se pardonner mutuellement et à livrer leurs armes, ce qu'ils firent généralement. On n'a pu encore obtenir un désarmement complet; mais on espère l'obtenir par la voix de M. Phélan qui va prolonger de quelques jours encore sa présence au milieu d'eux. Un autre prêtre doit lui succéder. On est sur le point de connaître les principaux fauteurs de ces troubles; et l'on espère que ces ouvriers seront tranquilles à l'avenir.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

ADRESSES DES HABITANS DE LA RIVIÈRE DES PRAIRIES AUX RÉVÉRENDIS PÈRES OBLATS DE MARIE, À L'ISSUE D'UNE RETRAITE.—*Très Révérends Pères.*—A l'issue d'une retraite qui doit faire et fera, sans aucun doute, époque d'autant plus mémorable en notre canton qu'elle y a produit, sous vos auspices, des fruits d'un avantage inappréciable, permettez-nous de remplir un devoir de gratitude et de saisir à votre départ, l'occasion de vous offrir nos humbles et respectueux remerciemens.

A cet effet, vous voyez devant vous, RR. PP. une foule de citoyens qui s'empressent de s'acquiescer d'un devoir bien agréable, celui de vous témoigner les sentiments du profond respect dont ils sont si justement pénétrés pour vous, et en même temps ceux de la vive et sincère reconnaissance qui les anime tous en ce beau jour. Nous venons en masse vous en faire publiquement hommage comme aux dignes instrumens de notre régénération spirituelle, aux bienfaiteurs de nos âmes, aux auteurs des merveilles qui s'y sont opérées, avec l'aide de Dieu, d'une manière si éclatante et si honorable pour notre sainte religion.

De quelles douces consolations ne furent pas inondés nos cœurs, à la nouvelle que, grâce à la tendre et toute paternelle sollicitude et aux prières de notre digne et vénérable pasteur, vous alliez bientôt vous rendre à ses desirs et condescendre à nos vœux en associant à ses efforts constants vos travaux apostoliques et nous procurer l'ineffable bienfait d'une retraite dans notre paroisse.—Combien fort tenions-nous à cœur de voir luire ce beau jour!—Ce jour de bonheur, ce jour de grâces est enfin venu combler nos ardents desirs.—Ceux qui le suivirent furent autant de soleils dont les doux rayons vinrent tour à tour chasser les ténèbres de nos esprits et allumer dans nos cœurs les flammes de ce feu d'amour dont jouissent les âmes privilégiées, qui ranime et échauffe les tièdes, éclaire les bravis égarés et les ramène au Berceuil.

C'est dans ces jours fortunés que nous avons puisé comme autant de faveurs spéciales ces fréquentes instructions, ces conseils et ces avis marqués au coin de la vraie sagesse dont les salutaires effets et l'onction resteront profondément gravés dans nos cœurs et aussi longtemps, certes, que dureront nos combats sur la mer orageuse de ce monde; car, vous le savez, RR. PP. LA GRATITUDE ET LA SINCÉRITÉ, ces sublimes et rares vertus sont tout aussi bien en vénération et trouvent souvent même accès plus facile sous le toit de l'humble chaumière de nos campagnes, qu'entre les lambris dorés des palais de nos riches cités.—Mais, hélas! qu'avons-nous à vous offrir qui soit digne des généreux soins que vous nous avez prodigués dans le cours de cette retraite. Ah! nous nous rappellerons sans cesse ces heureux, ces précieux moments que vous avez sacrifiés, avec tant de zèle, à la sanctification de nos âmes. Oh! jamais, non, jamais ne s'effaceront de notre mémoire ces délicieux instans de notre pèlerinage en cette vie mortelle passés à l'ombre du sanctuaire et de nos autels, où tantôt les larmes d'un repentir sincère et tantôt

celles d'une sainte allégresse se mêlaient aux torrents d'une éloquence douce et persuasive qui, du haut de la chaire de vérité, força les pécheurs endurcis à sortir de la fange criminelle où ils se vautraient et croupissaient depuis si longtemps.—Où nous bénissons la divine providence de ces beaux élans, de ces mouvements religieux dont vous avez été l'âme, et alors, pour vous payer le faible tribut d'une reconnaissance si bien méritée, nous prions Dieu, de tout notre cœur, qu'il vous récompense. Plût au ciel qu'il nous fût donné de vous posséder encore quelque temps. Mais non, d'autres ouailles, jalouses de partager notre bonheur à leur tour, réclament votre présence et les faveurs de ce zèle apostolique qui vous caractérise. Elles vous tendent les bras. Allez, dignes ministres du Très-Haut, ravir à satan les victimes qu'il destine à l'abyme qu'il s'est ouvert; Courez, volez de conquêtes en conquêtes. Allez, en vainqueurs, livrer la guerre à l'empire de ce monstre infernal et le soumettre aux lois de ce Souverain Seigneur au nom duquel soyez bénis. Emportez avec vous la conviction de notre fidélité à observer les règles de cette tempérance totale que vous avez réussie, même au-delà de notre attente, à propager parmi nous et qui, nous l'espérons est le présage des plus heureux effets, d'où découlera le bonheur temporel et spirituel de notre population. Emportez aussi le gage de l'estime, du respect et de l'affection que nous vous devons pour toujours. Nous jurons de correspondre, avec l'aide de Dieu, aux efforts et au saint objet de votre zèle et à ceux de vos respectables collaborateurs que nous remercions aussi et qui tous n'ont rien négligé pour faire fructifier en nos cœurs la semence divine dont vous les avez admirablement enrichis. Vivez toujours comblés des faveurs célestes, c'est le vœu de tous les habitans de la paroisse.

St. Joseph de la Rivière des Prairies, 13 février 1842.

Inauguration de la nouvelle Eglise de St. Michel d'Yamaska.—Jedi, le 23 du mois dernier, a eu lieu la bénédiction de la nouvelle Eglise de cette paroisse. La cérémonie, présidée par le révérend M. Cook, V. G. du district, assisté de 14 prêtres, a été fort imposante. Le rev. M. Leclerc, ci-devant curé de la paroisse, a chanté solennellement la messe du patron, assisté de diacre et sous-diacre. Quatre prêtres, en chapes, faisaient chœurs au chœur, et une puissante musique, de clarinettes, violons, etc., quo l'on doit surtout à l'obligeance de plusieurs messieurs de St. Grégoire, venait de temps en temps doubler nos émotions par des accords harmonieux. Enfin un excellent sermon sur le texte: *Hæc dies quam fecit dominus*, etc., nous a été donné par M. le grand-vicaire, avec toute la force de sa noble éloquence.

La foule était considérable, malgré les mauvais chemins et le froid excessif qu'il faisait, et quelquefois les balustrades ont failli être renversées par la presse qui débordait dans le chœur par les passages latéraux.

L'église est un bel édifice, couvert en fer-blanc, carré-oblong, de 140 pieds sur 66, et ayant 39 pieds de mur au-dessous des sablières. Le portail a 88 pieds de largeur et 70 de hauteur. Les tours sont couronnées de magnifiques clochers, qui s'élancent dans les airs à la hauteur de 145 pieds, avec les croix qui sont élégantes et bien proportionnées. Le portail, au-dessous de la bande, représente un portique de cinq arches en ogive de 11 pieds de largeur et 23 pieds de hauteur. Au-dessus est une rangée de 5 fenêtres de 7½ pieds de largeur sur 17 pieds de hauteur; terminées en ogive, et qui correspondent avec les arches de l'entrée. Chaque pan latéral de l'édifice est éclairé par 5 fenêtres de même largeur que celles du portail, et de 18½ pieds de hauteur. Chaque côté des tours est percé de deux fenêtres dont la plus basse correspond à celles des longs-pans et est de même dimension, et la plus haute fait suite à celles du portail. Toutes ces fenêtres donnent une surface d'environ 1800 pieds de passage à la lumière, dans l'intérieur du bâtiment, qui prêtant le flanc au soleil du midi, en reçoit toute la magnificence.

Cependant les gens de l'art n'y trouveront point une scrupuleuse attention aux règles de l'architecture, car, à part de ses ceintures en ogive, on ne saurait à quel ordre le donner. Mais le goût y trouvera environ 3000 pieds de pierre de taille (les seules moyens d'ornemens que nous eussions), distribués dans l'ensemble de ses proportions élancées, lui donnent une hardiesse qu'on ne rencontrera guères dans nos campagnes. Il faut espérer que ceux qui sont chargés des décorations de l'intérieur, qui vont commencer le printemps prochain, ne perdront pas de vue le plan général et nouveau de ce bel édifice, qui fait beaucoup d'honneur aux sacrifices des paroissiens de St. Michel d'Yamaska. J. O. A.—*Minerve.*

—Le Bazar des dames catholiques de Québec a produit, malgré la pénurie du temps et les nombreux appels qui avaient déjà été faits à la charité publique, une somme qui s'élève au-dessus de £300. *Canadien.*

PRUSSE.

—Mgr. Martin de Dunin archevêque de Posen et de Gnesen, est mort le 26 décembre. Il était âgé de 69 ans. Dans les circonstances présentes, la mort de ce vénérable confesseur de la foi est pour les catholiques une grande perte.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On assure que sir Charles Bagot est très-satisfait du choix qu'on a fait de son successeur, et a déclaré qu'il serait prêt à évacuer Alwington-House dans un mois.—Si l'état de sa santé ne le permettait pas, on préparerait des logements ailleurs, à Kingston, pour le nouveau gouverneur-général.

Canadien.

—Nous apprenons avec plaisir qu'il est question de convoquer une assem-

blée publique des citoyens de cette ville pour voter une adresse à sir Charles Bagot, à l'occasion de son prochain départ de ce pays. Nous concevons qu'une pareille mesure, généralement adoptée, ne pourrait qu'avoir de bons effets. Si l'on s'y décide, il n'y a pas de temps à perdre, car le successeur de sir Charles est attendu par le prochain paquebot de Liverpool. *Idem.*

Encore des Émeutes à Lachine.—Nous avons encore à entretenir nos lecteurs d'actes de violences commises par les travailleurs du canal de Lachine, et cette fois, nous avons des meurtres à enregistrer, car dans le nouveau conflit deux personnes ont été tuées. Les Corkonians, c'est-à-dire les nouveaux émigrés, furent les agresseurs; ils commencèrent par attaquer les cabanes où étaient logés les Connaughts, cassant, brisant et brûlant tout ce qui se trouvait sous leurs mains. Après avoir rasé toutes les chétives demeures qu'habitaient leurs pauvres compatriotes, ils s'amuserent à tirer sur les maisons qu'ils n'avaient pu enfoncer. Un homme qui était couché reçut une balle qui lui fractura les deux bras. Un autre en reçut une dans le front. Les autres qui étaient dans la maison furent obligés de se sauver dans les bois où ils furent trouvés gelés grièvement. Ceci se passait jeudi soir. Un détachement du 71e et un des dragons, reçurent ordre de se rendre sur la scène du carnage, accompagnés de M. Dull, magistrat; mais ce dernier, d'après ce que nous dit le *Herald* de samedi, entendant les coups de fusils continuels, craignit d'engager les militaires avec les émeutiers, il donna ordre de rebrousser chemin.

Vendredi matin, les Connaughts retournèrent à leurs travaux, mais étant toujours menacés par leurs sanguinaires ennemis, ils furent obligés de se retirer dans le village. Une tentative fut faite pour s'emparer de la poudre à miner, mais les dragons la sauvèrent et la mirent en lieu de sûreté.

Vers une heure de l'après-midi l'œuvre de destruction recommença, et quantité de bâtisses furent renversées et brisées, tandis qu'une partie de ces bandits paradaient le long de la route avec des armes. Ce qui se trouvait à de Connaughts furent forcés de se retirer laissant le champ libre aux Corkonians.

Un détachement du 71e, et un des dragons, laissèrent Montréal vers 3 heures, accompagné du Col. Ermatinger, et il est à espérer que ces troupes rétabliront l'ordre d'une manière permanente. Il paraît qu'à l'approche des soldats, les perturbateurs se sauvèrent dans les bois, pour revenir, sans doute, aussitôt que les troupes auront quitté la place. *Minerve.*

—Les scènes pénibles qui ont eu lieu à Lachine jeudi et vendredi, et qui ont été comprimées, jusqu'à un certain point, par la présence des troupes, se sont renouvelées en cette ville, samedi dans l'après-midi. Vers 4 heures, une bande de Corkonians, ayant rencontré quelques-uns de leurs adversaires, près du marché Ste. Anne, se jetèrent sur eux à coups de bâtons et autres armes meurtrières, et en maltraitèrent plusieurs sévèrement. La police étant accourue, fit heureusement cesser le combat, autrement plusieurs seraient tombés morts sur la place. Six ou sept des principaux ont été arrêtés.

Dimanche matin, vers une heure, un détachement de la police arrêta, près de la barrière, sur le chemin de Lachine, une voiture qui paraissait suspecte. Plusieurs individus s'y trouvaient, et l'un d'eux pointa avec un fusil, l'un des hommes de police, mais ce dernier ne paraissant pas épouvanté de cette menace, ceux qui étaient dans la voiture crurent qu'il était prudent de prendre la fuite. Trois furent cependant arrêtés. Neuf fusils furent trouvés dans la voiture, et capturés. *Idem.*

Saint-Jean-Port-Joli.—Un habitant de cette paroisse vient d'achever un moulin qui paraît exciter l'intérêt. Ce moulin, d'une invention nouvelle, va par le vent et en l'absence du vent il est mû par des chevaux. Au dire de plusieurs, cette entreprise paraissait d'abord ridicule, mais l'ingénieur et énergique campagnard est venu à bout de réaliser ce qu'il avait imaginé, et maintenant son œuvre intéresse toute la paroisse. Ce moulin est construit au bord du lac Saint-Jean dans le voisinage d'un beau sol, mais qui est encore en friche. Cependant on y contemple un établissement, et on a déjà visé un lieu pour une église. On dit qu'un capitaliste, établi depuis quelque temps à Saint-Jean, se propose de pourvoir au chargement en bois de 3 navires la saison prochaine. Aussi, dit-on que la jeunesse de Saint-Jean orgueilleuse de ne pas laisser à des mains étrangères le soin de cultiver le sol qui l'a vu naître, va mettre à profit cette aubaine qui l'aidera à réaliser l'établissement en perspective.

M. Bois, vicaire de la paroisse, a bien voulu se rendre à une distance de 3 lieues pour la bénédiction du moulin qui a eu lieu au milieu d'un concours respectable. Ce fut une vraie fête pour les bons habitants de la paroisse.

Journal de Québec.

Exilés.—On nous a communiqué la lettre d'un de nos compatriotes en exil à la Nouvelle-Galle-du-Sud: elle est écrite, en date du 10 avril 1842, de Sydney, et parle de meilleurs traitements vis-à-vis des exilés en général. L'auteur de la lettre est M. Rémi Pinsonneau. "Nos malheureux frères qui gémissent dans la Nouvelle-Hollande, paraissent d'après cette lettre, avoir été extrêmement sensibles des démarches du pays pour le recouvrement de leur liberté, et ce qui paraît les chagriner d'avantage dans leur séjour au milieu des mers incennes, c'est d'être privés des consolations de notre sainte religion. M. Pinsonneau se plaint de n'avoir jamais entendu un sermon en français depuis qu'il est là; autre trait du caractère moral canadien qui fait l'admiration de tous ceux qui peuvent l'apprécier. Cette lettre parle encore du retour de Mgr. Pothier qui se faisait bien désirer, les infortunés compaignaient beaucoup sur les résultats de sa mission en leur faveur.

Cette lettre ne contient du reste que des affaires de famille qui sont tellement mêlées à tout le reste qu'il ne nous a guère été possible de rien extraire qui put être publié.

Le vif désir de revoir le pays est ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette missive. *Il n'y a pas de jour, de nuit, dit l'auteur, qu'on ne tourne les yeux et soupire du côté du beau Canada où est demeuré tout ce que nous aimons!* Et vous autres, implacables torys, de pareils cris ne vous toucheront pas!

Aurore.

L'Amnistie.—Le *John Bull*, journal tory de Londres, ordinairement bien renseigné, dans un article où il applaudit à la nomination de sir Charles Metcalfe comme successeur de sir Charles Bagot, et dit que "si c'est la volonté de Dieu que celui-ci, comme son prédécesseur, se repose de ses travaux sur le champ où l'exercice en a été le plus cher et le plus difficile, toute la population le pleurera mort comme elle l'a aimé vivant, le *John Bull* se prononce en faveur d'une amnistie générale, dont il voudrait cependant excepter MM. Papineau et Mackenzie. "Toujours depuis qu'une ligne de politique conciliatrice a été adoptée envers les Canadiens, ça a été, dit-il, un sujet de murmures d'abord, et c'est maintenant un sujet de plainte, qu'une amnistie générale, exceptant quelques traîtres notoires, n'ait pas été proclamé.—Nous pensons qu'il serait à propos que le nouveau gouverneur-général arrivât armé de cette proclamation pacifique." Le *John Bull* exprime probablement ici la pensée du gouvernement anglais. *Canadien.*

O. ragans, désastres.—Il y a eu sur les côtes d'Angleterre et de France une suite d'ouragans marqués par les plus terribles désastres. Sur les côtes d'Irlande, dans la baie de Dundrum, 46 bateaux pêcheurs ont péri d'un côté, et 27 de l'autre. A Liverpool, une foule de bâtimens ont éprouvé des avaries considérables. Le 13 janvier, le trois mâts le *Samarang*, parti de New-York, s'est perdu dans les Dunes. L'équipage et les passagers ont été sauvés par un cutter de Ramsgate. Dans la même nuit, le *Conqueror*, parti de Calcutta pour Londres, avec une riche cargaison, fut jeté à la côte de France, près de Lionel, non loin de Cherbourg. Sur 78 personnes qui étaient à bord, tout fut perdu, à l'exception d'un domestique. Une des passagères, Mrs. Thompson, qui était enceinte, fut recueillie sur le rivage, mais elle ne survécut que quelques minutes. Une autre dame, Mrs. Jenkins et cinq enfans ont été recueillis aussi et ensevelis à Boulogne. Le *Jessie Logan*, autre bâtiment des Indes, se perdit, pendant l'ouragan, sur la côte de Cornwall; mais l'équipage fut sauvé, à l'exception du cuisinier. Le trois mâts *England* expédié d'Angleterre en Afrique, le *Douro* et le *Lily* de Liverpool, le *Little Test* de Southampton, et un autre bâtiment de 600 tonneaux ont été également perdus. Dans la Méditerranée, les sinistres n'ont pas été moins grands. Les steamers *Monk* et *Percy* et 17 bateaux pêcheurs ont péri.

—Suivant un journal russe, la mer Noire a été le théâtre de nombreux sinistres. Pendant le mois de novembre et la première quinzaine du mois de décembre, 31 bâtimens de différentes dimensions se sont perdus corps et biens, et 75 ont été gravement endommagés.

Le *Mémorial bordelais* raconte que M. Adolphe Laraillet, maître de forges à Crocas, près de Mont-de-Marsan, voyant son usine menacée par la violence des eaux, ordonna à une vingtaine d'ouvriers de se porter sur le pont de la chaussée pour lever les écluses; il se mit à leur tête pour les encourager; mais, à peine arrivés sur le pont, un craquement se fit entendre, et tout disparut dans un gouffre... On a retiré dix-sept cadavres, parmi lesquels se trouve celui de M. Adolphe Laraillet.

A Gênes, l'agitation de la mer ayant été en augmentant les 13, 14 et 15, le cardinal-archevêque, assisté du chapitre, de tout le clergé, des autorités municipales, et accompagné d'une foule de peuple, a, du haut du môle, le 13 au soir, béni la mer en lui présentant les reliques de saint Jean-Baptiste. Le 15, elle s'était heureusement apaisée, et l'on pouvait apprécier déjà les dommages causés par la tempête. Le brick français le *Daumésnil* venant de Malaga avec un chargement de plomb et de cuirs, à sombré sur la côte de Gênes, et a perdu un marin.

Le brick russe le *Brake*, a naufragé sur les côtes du Pas-de-Calais; il a supporté des avaries effrayantes et l'on assure que tout son équipage a péri. En Angleterre, où un si grand nombre de bâtimens ont été victime de l'ouragan, le navire américain *Samarang*, venu de Québec, s'est perdu près de Goodwin-Sands; un instant après qu'on fut parvenu à sauver son équipage, il s'est abîmé dans les flots.

Une avalanche a englouti, le 15 de ce mois, le hameau de Valsenestre; sur 35 habitations qui le composent, 26 ont été ensevelies sous la neige avec leurs habitans. Dans cette localité, où il ne reste en hiver que des femmes et des vieillards, il s'est trouvé, comme par miracle, deux jeunes militaires, qui ont volé à deux lieues de là, appelant leurs compatriotes au secours de leur hameau désolé. C'est après une marche de trois heures qu'ils ont pu arriver les habitans des villages les plus voisins. Ils ont retrouvé par les chemins ceux qui n'avaient pas succombé; dix ou douze personnes ont péri; deux autres n'ont pu être retrouvées. Tous les aubains, unique ressource des habitans, sont sous les décombres.

—Nous avons mentionné, ces jours derniers, le naufrage du bâtiment le *Conqueror*, par suite duquel 89 personnes, sur 90 qui se trouvaient à bord, ont péri. M. Henry Anclumb, le seul qui se soit sauvé, a communiqué à l'*Annuaire* de Londres les détails suivans sur ce terrible événement:

"En attendant en Manche, le *Conqueror* avait reconnu les feux du cap Lézard, et parlé à un bateau pêcheur, avec qui furent pris des arrangements

pour débarquer les passagers à Portsmouth ; mais le tems avait si mauvaise apparence, que le capitaine persuada aux passagers de rester à bord, et prit le pêcheur à la remorque. La tempête ne tarda pas, en effet, à se déclarer ; le vent soufflait avec une force telle, que, dans la nuit du 12 au 13, et pendant toute la journée du 14, on fut obligé de mettre le navire à la cape à sec de voiles ; vers neuf heures et demie du soir, on aperçut les feux d'Étaples et le capitaine, sentant tout le péril de sa position, donna l'ordre de larguer quelques voiles et d'arriver lof pour lof : mais, à peine les voiles furent-elles larguées, que le vent les enleva en lambeaux. Toute espèce de manœuvre devenait, dès lors, impossible ; une énorme vague souleva le navire et le jeta sur un banc de sable avec une telle violence, que tout le monde fut renversé, le gouvernail emporté et la roue fracassée ; les lames brisaient avec furor sur le pont du malheureux navire, et des torrens d'eau s'introduisaient dans la chambre et la cale par les écoutes. Il était alors dix heures du soir ; les passagers se réfugièrent avec l'équipage sur la dunette.

Vers deux heures du matin, le vent se calma un peu, et l'espoir de sauver leur vie vint ranimer ces infortunés. On s'occupa de débarrasser la chaloupe de ce qui l'encombrait et de tout préparer pour la mettre à la mer. Ce fut un travail long et pénible à cause des vagues qui brisaient continuellement sur le navire. Mais enfin il fut terminé, et l'on alla mettre la chaloupe dehors lorsque Pouragan recommença avec peut-être plus de force qu'auparavant ; l'ordre fut alors donné de couper les mâts, ce qui fut fait, et l'équipage vint demander au capitaine s'il pouvait faire quelque chose de plus. "Non, mes enfans," leur répondit celui-ci ; "vous vous êtes conduits comme des braves ; que Dieu vous en tienne compte !" Enfin l'aurore vint éclairer cette scène de désolation ; on aperçut la terre, et la ligne formidable de brisans qui déferlaient sur la plage, dont le navire était malheureusement très-éloigné. Il restait une seule ressource, mais bien faible ; une embarcation était encore suspendue sur les pistolets, sous le vent ; le capitaine proposa aux dames de s'y embarquer avec leurs enfans : elles le firent machinalement, sans espoir, et sans même dire adieu à leurs compagnons d'infortune. Quand elles se furent assises, M. Abchurch se précipita dans le canot, ainsi qu'un soldat tenant son fils dans ses bras.

Au même instant, les deux garçons qui retenaient le canot furent coupés simultanément par ordre du capitaine ; l'embarcation tomba à la mer, et deriva vers la côte à la merci des vagues. Euvivon trois minutes après, une lame furieuse la couvrit de l'avant à l'arrière : M. Abchurch, qui, la voyant venir, avait saisi l'un des bancs, se trouva, lorsqu'elle fut passé, seul dans le canot. Les dames avaient été enlevées ainsi que les enfans. Leurs corps flottaient tout autour ; la seule personne qui se trouvât à portée était une demoiselle Thompson : M. Abchurch la saisit et l'attira dans le canot : ce fut le seul être à qui il put porter secours. L'embarcation continua de dériver vers la terre, pleine d'eau et à la merci des flots. En approchant de la côte le canot fut chaviré dans les brisans ; M. Abchurch réussit encore une fois à s'y réfugier ; il ne tarda pas à perdre connaissance, et ne reprit ses sens qu'après qu'il fut transporté au corps-de-garde, où il apprit qu'il était le seul qui eût survécu au désastre.

Lorsque le canot était encore dans les brisans, M. Dagbert, patron de la patâche des douanes à Etaples, croyant y apercevoir une forme humaine, s'était jeté à l'eau au risque de se faire écraser par le canot, avait chargé sur son dos et transporté à terre le jeune homme évanoui.

On ne pourrait dépeindre la scène déchirante qui se prolongea durant toute cette nuit horrible ! deux mères de famille entourées chacune de ses quatre enfans, les serrant les uns après les autres dans leurs bras et leur faisant un rempart de leurs corps lorsqu'un coup de vent venait briser sur eux ! Pendant toute cette longue agonie, l'une des passagères se fit remarquer par son courage et son sang-froid ; elle allait de groupe, en groupe consolant ceux-ci, ranimant l'énergie de ceux-là : c'est une jeune fille qui ce jour même avait accompli ses dix-sept ans ! la fille de M. Turton, avocat à Calcutta. Pendant toute la traversée, elle s'était fait remarquer par sa gaieté, sa douceur et son amabilité ; et maintenant elle semblait avoir, auprès de ses compagnons d'infortune, la mission d'un ange consolateur !

Massacre de l'équipage d'un navire anglais.—Nous trouvons dans un journal les détails suivans sur le massacre d'une partie de l'équipage anglais de l'*Offley*, dans les mers du Sud :

L'*Offley* quitta l'Angleterre, en 1830, sous le commandement du capitaine Lazenby. Son équipage était de 22 hommes. Après une traversée orageuse, pendant laquelle il eut à lutter contre une suite non interrompue de vents contraires, ce navire atteignit enfin les mers du Sud, où il se livra, pendant deux saisons, à la pêche de la baleine. Les circonstances du triste événement dont nous rapportons quelques détails sont authentiques.

L'*Offley* relâcha, le 28 avril dernier, dans un des ports de l'île de la Trésorerie, situé dans le voi-sage de l'archipel de Salomon, par 7 deg. 26' de latitude S. et par 155 deg. de longitude E. pour y faire de l'eau et du bois. Ces provisions furent fait s au bout de deux ou trois jours, par les soins de contre-maître, M. Belcher. Pendant ce temps, le peu de naturels qui s'établirent sur la côte n'avaient paru nullement hostiles. Le 1er mai, M. Lake, le maître-pote, s'embarqua dans une chaloupe avec une partie de l'équipage pour aller chercher des rafraichissemens. M. Lake rapporta au capitaine qu'il avait fait le tour de l'île et qu'il avait vu plusieurs naturels dont les rapports lui avaient paru très-bienveillans. Pendant la nuit suivante, six hommes de l'équipage désertèrent l'*Offley*. Une chaloupe fut à la mer sous le commandement de M. Lake pour les ramener à bord.

"Vers midi, le capitaine, accompagné du charpentier et de George Grégory, s'étant rendu sur le rivage, y trouva les nommés Pepper et Pamela, déserteurs, et les ramena au navire.

"Ce même jour, à trois heures, M. Belcher, le second pilote, accompagné de M. George M'Kensil, chirurgien, du charpentier, de Georges Grégory et de deux jeunes garçons, allèrent pêcher sur la côte. Ils furent aidés par deux naturels, et y restèrent jusqu'à une heure assez avancée dans la soirée ; un quart-d'heure s'était à peine écoulé depuis qu'on leur avait donné le signal du retour, qu'un des matelots restés à bord aperçut au loin dans la mer quelque chose qui se dirigeait vers le navire. Le capitaine prit aussitôt sa lunette, et vit que c'étaient quatre des hommes de la chaloupe qui nageaient et faisaient des signaux de détresse. Un canot fut immédiatement lancé à la mer, et M. Belcher, George Grégory et les deux jeunes garçons furent sauvés.

"M. Belcher raconte qu'au moment où ils se préparaient à quitter l'île huit ou dix naturels, armés de lances, de flèches, de massues, étaient sortis à l'improviste d'un buisson, et comme des furieux avaient attaqué l'équipage qui, sans armes, n'avait pu opposer aucune résistance. Le chirurgien avait été atteint à la tête par une flèche, et immédiatement après avait reçu un coup de massue. George Pamela, l'un des déserteurs, avait été le premier tué ; et l'opinion de M. Belcher est que l'attaque de ces naturels était particulièrement dirigée contre Pamela à cause de quelques offenses dont il s'était rendu coupable pendant qu'il était dans leur village ; les autres Anglais n'avaient été blessés qu'en le défendant. Quatre d'entre eux s'étaient jetés à la mer pour rejoindre le navire ; le chirurgien et le charpentier ont été massacrés.

Comme la nuit avançait, on mit le navire en garde contre une nouvelle attaque. Les canons furent chargés, l'ancre levée, prête à quitter le port. Pendant la nuit, des fusées furent lancées en l'air, et de dix minutes en dix minutes, on tira des coups de fusil pour attirer l'attention des équipages des deux chaloupes qui n'étaient pas revenues. Dans la matinée du lendemain, comme ces chaloupes n'étaient pas de retour, l'*Offley* quitta le port pour faire le tour de l'île. Après cinq jours d'une attente cruelle, et pendant lesquels des coups de canon furent tirés à des intervalles rapprochés, ne doutant pas que leurs équipages n'eussent été massacrés dans la matinée du jour où ils avaient quitté le navire et que les naturels n'eussent ainsi vengé leur chef, le 9 mai, l'*Offley* abandonna ces parages dangereux, n'ayant plus à son bord qu'une seule chaloupe et un équipage bien affaibli."

LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

IV.

LE DÉFI.

Le coup partit. Le soldat, Noël et le cheval de ce dernier roulèrent à la fois dans la poussière.

—Je t'ai tué mon fils Noël ! murmura le veneur avec accablement.

—Bien visé, père Toussaint ! répondit l'enfant qui se remit lestement sur ses pieds ; sans vous, je n'aurais pas été loin sur la route de Quimper.

Il essaya de relever son cheval, et, le trouvant gravement blessé au genou par les cailloux du chemin, il se tourna vers l'homme d'armes. Celui-ci avait reçu la balle de Toussaint au milieu du front. Il était mort.

Cet homme d'armes n'était autre que le sergent de Guy de Pléjan, chargé par le dernier de proclamer dans les bourgs et villages la mise à prix de Marguerite de Guer et de son fils. Il s'acheminait vers Saint-Vincent pour accomplir sa mission, au moment où la balle de Toussaint l'avait jeté mort à bas de son cheval, et portait encore à son cou, suspendue par un fil de soie, la feuille de parchemin qui contenait promesse de dix écus d'or à quiconque livrerait la dame de l'héritier de Malestroit.

Noël arracha le fil de soie et lut. Dès les premières lignes, tout son sang reflua vers son cœur. Il froissa convulsivement le parchemin, et sauta en elle, sur le cheval du soldat, qui, bien dressé, demeurait immobile à la place où était tombé son maître.

—Je l'avais deviné ! pensa-t-il ; on tentera Judas, et il faut que je me hâte, si je ne veux arriver trop tard.

Il fit un geste d'adieu et de reconnaissance à Toussaint, qui se hâta d'accourir vers lui pour se bien assurer qu'il n'était point blessé, et, faisant sentir l'éperon au fort remard qu'il avait maintenant entre les jambes, il partit ventre à terre.

Toussaint s'arrêta devant le cadavre du sergent, et appuya sa main sur son cœur qui ne battait plus. Le bon veneur était pâle, la sueur décollait de son front.

—Cet homme était un chrétien ! murmura-t-il ; et c'est moi qui l'ai tué !

Il se mit à genoux, fit une courte prière, et, par habitude, rechargea soigneusement sa carabine.

—J'y penserai les temps ! reprit-il en secouant la tête. Quand il s'agira de couvrir ma propre vie, je ne reculerai pas. Mais c'était pour mon fils Noël...

—Au-delà des marais qui gardent son nom, l'Omb, pressé par de nombreux ruisseaux tributaires, coule, rapide et encaissée, entre deux rives escarpées. On a établi plusieurs ponts le long de son cours, mais à l'époque où se passe notre histoire, il ne se trouvait depuis les marais jusqu'à la Vitrée, que quelque place, affermée féodalement et réjeté à droits de péage. La Vitrée elle-même n'avait de pont qu'à Redon ; mais à Redon, les seigneurs de ce com-

avaient établi un bac de passage gratuit pour tous ceux qui portaient le harnais de guerre.

Guy de Plélan, voulant profiter de ce bénéfice, suivait, au pas, le cours de l'Oust, à la tête de ses quarante-six hommes d'armes. Le jour commençait à baisser déjà. Il avait laissé à sa droite le clocher aigu de Questembert, et pressentait, à l'aspect plat et monotone du paysage, le voisinage de la Vilaine, pauvre fleuve, auquel la rude franchise bretonne a infligé sans détours le nom qui lui convient.

—Blaise, disait le capitaine à un vieux cavalier, qui, en l'absence du malheureux sergent, devenait le personnage le plus important de la troupe, as-tu entendu parler quelquefois de cette damnée que les gens des marais appellent la femme blanche ?

—Je l'ai vue, répondit Blaise.

—Tu l'as vue ?...

—De trop près... Ce n'est pas d'aujourd'hui que les gens de Rohan font la guerre à Malestroit. Une nuit que nous étions une soixantaine de Hongarons sur les marais pour surprendre le manoir de Courtla, j'entendis tout à coup son mugissement infernal. Je regardai... Sur mon honneur, messire, je vis son bras blanc et long comme le grand mât d'une caravelle s'étendre vers nous et ouvrir sa griffe pour saisir notre bateau.

—Que fis-tu, Blaise ? demanda le capitaine avec une curiosité mêlée de terreur.

—Je fermai les yeux, capitaine.

—Et qu'advint-il ?

—Notre *percheur* connaissait les marais ; il chanta je ne sais quel charme magique, et la main de la femme blanche en se refermant, ne saisit qu'une poignée de l'écumée de notre sillage.

—Ce fut heureux Blaise, dit Guy de Plélan d'un ton rêveur.. Penses-tu qu'une bonne décharge d'arquebuses ne la ferait point rentrer dans son trou pour toujours ?

Blaise leva vers lui un regard ébahi.

—Des arquebuses ? murmura-t-il ; vertubleu ! qui donc serait assez hardi pour secouer sa mèche à portée de la femme blanche ?... Et puis, sauf meilleur avis, messire, on ne tue point facilement les fantômes, parce qu'ils sont morts une fois déjà.

—Ignorant ! grommela le capitaine en haussant les épaules.. Or çà, continua-t-il en s'adressant à la troupe entière, reconnaissez-vous bien ce jeune drôle qui nous proposa hier de remettre en nos mains madame Marguerite ?

Les soldats répondirent affirmativement.

—Et vous souvenez-vous, reprit le capitaine, de la récompense généreuse qui lui avait été promise ?

—Plein son bonnet de nantais ! s'écria Blaise ; c'est plus que n'en demanderait un honnête soldat pour risquer la potence.

—Eh bien ! mes fils, reprit encore Plélan, retenez ceci et faites-en profit si vous pouvez. Celui de vous qui me rapportera la tête et le bonnet de Chantepie recevra, en échange de la tête, plein le bonnet de nantais.

Au moment où Plélan prononçait le nom de Chantepie, une voix fraîche et grêle, que nos lecteurs eussent sans doute reconnue, se prit à chanter sur l'autre bord. Les quarante-six hommes d'armes et leur chef tournèrent à la fois la tête, mais ils ne virent rien : un taillis épais s'étendait en face d'eux à perte de vue.

Guy de Plélan arrêta son cheval et, abaissant sa main sur ses yeux en façon de visière, il tâcha de percer la muraille de verdure qui s'interposait entre lui et l'objet de sa curiosité. Ce fut en vain. De guerre las, le détachement reprit sa route.

Mais Plélan ne perdait pas de vue l'autre rive et guettait un accident de terrain qui lui permit d'apercevoir le chanteur.

—Si c'est lui, comme je le crois, murmura-t-il en fronçant ses sourcils touffus, je vais le forcer à courre comme un blaireau.. Mort de ma race ! s'écria-t-il tout à coup, il est à cheval !... Attention ! Bandez vos arbalètes et tenez-vous prêts !

Les soldats de Plélan étaient armés pour une surprise. Au lieu de l'arquebuse, il portaient de courtes arbalètes, et n'avaient pour armes à feu que leurs pistolets.

A peine Plélan avait-il prononcé le commandement, que toutes les arbalètes, bandées, furent mises en arrêt. Au même instant, un enfant, monté sur un fort cheval de guerre, sortit, toujours chantant, du taillis, et traversa au trot une petite clairière.

Plélan fit un signe :—quarante-six carreaux franchirent en sifflant la rivière. Chantepie, c'était lui, tressaillit et fit prendre le galop à sa monture mais il n'interrompit point sa chanson.

—Tirez encore, tirez ! criaient Guy de Plélan furieux.

Les soldats firent une seconde décharge qui, par trop de précipitation, esta encore sans résultat.

—Mort de moi-même ! hurla le capitaine, ce démon nous échappera-t-il toujours ?

Comme s'il eût voulu porter au comble la rage de ses agresseurs, Chantepie, avant de rentrer dans le taillis, ôta son bonnet, et fit de loin une ironique salutation.

Plélan, dans sa rage impuissante, montra le poing et se donna au diable, par habitude ; mais Saton ne tint compte du cadeau, parce qu'il regardait depuis longtemps le bon capitaine comme sa propriété légitime.

Il faisait nuit noire. Les hommes d'armes de Rohan étaient arrivés depuis un demi-heure au bac de Rieux et s'enrouaient à maudire le batelier du passage qui, endormi sans doute ou faisant la sourde oreille, n'avait point répondu encore à leurs clamours.

—Rohan ! Rohan ! criaient le capitaine, à ton devoir, misérable vassal !

Nulle voix ne répondit à ce dernier appel, mais on entendit sur l'autre rive un bruit de chaînes annonçant que le bac allait enfin traverser la rivière.

—Tel maître, tels va-saux grommela Plélan. Les gens de Monsieur de Rieux n'aiment pas plus Rohan que Calvin, et ce va m'être une satisfaction véritable que de frotter les oreilles à ce dormeur qui vient là-bas.

—Sauf respect et meilleur avis, dit Blaise à voix basse, je crois qu'il sera prudent d'attendre pour frotter les oreilles au batelier, qu'il nous ait mis sur l'autre bord.

Guy de Plélan sentit la justesse de ce conseil, et garda le silence.

—Combien êtes-vous, mes maîtres ? dit à ce moment le batelier.

—Quarante-sept, répondit Blaise avec douceur.

—A pied ou à cheval ?

—A cheval.

—En ce cas, ce sera six voyages : le bac ne peut porter plus de neuf cavaliers.

Les neuf premiers hommes d'armes entrèrent dans le bac et passèrent.

—Blaise, dit le capitaine, je crois que le malin esprit est dans mes oreilles. La pensée de ce lutin maudit qui nous a échappé encore il y a deux heures me poursuit à tel point que la voix du batelier m'a semblé être la sienne.

—La voix du batelier, répondit Blaise, est plus grosse et plus enrouée.

—On peut déguiser sa voix...

—Neuf autres cavaliers ! dit en ce moment le passeur en touchant la rive.

Plélan fit un soubresaut sur son cheval.

—Blaise, murmura-t-il, c'est lui ou c'est le diable.

Le vieil homme d'armes ne crut point devoir contredire son chef.

C'est un grand malheur ! pensa-t-il seulement : voici messire Guy devenu fou !

—Neuf autres cavaliers ! répéta le batelier, de retour de sa deuxième traversée.

Il fit ce voyage, puis deux autres encore après. La sixième fois, il ne restait plus sur la rive droite que Plélan et Blaise. Quarante-cinq cavaliers les attendaient sur l'autre bord.

Le capitaine et son confident mirent pied à terre à leur tour. Blaise entra le premier. Guy de Plélan, tenant son beau cheval par la bride, mit ensuite le pied sur le bac. Le batelier était à l'avant, immobile et appuyé sur sa perche. En passant près de lui, Plélan lui jeta un oblique regard, mais la nuit était sombre, et tout ce qu'il put voir, c'est que le batelier était de petite taille et de bien frêle apparence pour exercer un si rude emploi.

—Une fois de l'autre côté, pensa-t-il en tirant la bride de son cheval, je saurai à quoi m'en tenir.

Guy de Plélan se trompait. Il ne devait point rester si longtemps dans l'incertitude.

Avant que son beau cheval eût quitté le bord, le batelier leva sa perche, et déchargeant un violent coup sur la bride, il fit lâcher prise au capitaine, qui se sentit en même frapper au visage. Ensuite, plus prompt que l'éclair, le batelier sauta sur la rive et repoussa du pied le bac.

—Guy de Plélan ! dit-il, sans déguiser sa voix davantage, au nom d'Amoury de Malestroit, Monseigneur, j'ai mis ma main sur la joue, qui est celle d'un chevalier discourtois et déloyal. Au nom de mon dit seigneur, je t'insulte et te provoque, lâche oppresseur de femmes ! Dieu seul peut dire quels seront le jour et le lieu du combat ; mais si Malestroit ne peut ou ne daigne retirer son gage, moi, Noël Torrec, je te tuerai, Guy de Plélan !... En attendant, souviens-toi que Madame Marguerite est sous la garde de la femme blanche, et que ni vilain, ni gentilhomme ne l'attaquera sans péril de mort. A ces derniers mots, Chantepie lança un petit paquet dans le bateau qui s'éloignait, et, montant le cheval du capitaine, il partit au grand trot.

Guy de Plélan était resté comme pétrifié. L'étonnement, la fureur, l'épouvante se partageant son âme et paralysaient sa volonté. Son intelligence, violemment ébranlée, confondait dans ce premier moment la sorcière Ermengarde et Noël Torrec, pour en faire un ennemi fantastique, insaisissable, invincible, toujours prêt à le poursuivre, toujours capable de l'atteindre.

Au bout de quelques secondes, il porta la main à sa joue, que brûlait encore l'outrage qu'il avait reçu.

—Mort de ma barbe ! dit-il d'un ton dolent ; penses-tu, Blaise, qu'un soufflet du diable puisse déshonorer un gentilhomme.

—Si c'est le diable, répondit Blaise, il n'est point si méchant qu'on le fait. car il aurait pu nous noyer tous les deux.... Tenez, capitaine, voici quelque chose que, diable ou non, il a été jeté dans le bateau.

Guy de Plélan prit l'objet qu'on lui présentait et l'approcha de ses narines, pour voir s'il n'exhalait point une odeur de soufre.

—C'est un gant, dit-il, et quelque chose avec.... Pousse le bac, Blaise, ou le courant nous emportera.

Blaise obéit, et bientôt les deux retardataires eurent rejoint les quarante-cinq hommes d'armes qui s'impatientsaient sur l'autre bord. Peu à peu, Guy de Plélan reprenait son assiette ordinaire et sentait revenir tout à la fois son insolence et son intrépidité accoutumées.

—Ça, mes fils, dit-il en touchant le sol, le passeur de Rieux est un mé-

créant de papiste, et il vient de nous jouer un tour pendable.... Que pensez-vous qu'il faille lui donner en récompense ?

—La corde ! répondirent les huguenots.

—Fi ! s'écria Plélan ; nous avons eu déjà ce matin une pendaison... Si bon que soit un mets, on s'en fatigue... Blaise mon ami, enfonce la porte du passeur, mets lui une pierre au cou, et... Tu m'entends ? Dépêche !

Blaise, d'un seul coup de sa lourde botte, jeta à bas la porte vermoulue de la cabane du batelier-passeur de Rieux. Une lampe brillait à l'intérieur et deux femmes, à genoux près du lit d'un mourant, pleuraient.

—Où est le passeur ? cria-t-il.

Les deux femmes d'un geste muet, montrèrent le moribond.

—Quel est donc, reprit Blaise, l'homme qui nous est venu chercher sur l'autre bord ?

—Je l'ignore, répondit l'une des femmes. Il est venu demander passage, et comme il nous a trouvés dans les larmes, il a pris la clef du bac.

—Tout cela est fort naturel, pensa Blaise, et le diable n'y est pour rien.

Et, afin de laisser mourir en paix le pauvre passeur, il jeta bruyamment dans la Vilaine une grosse pierre.

—Est-ce fait ? demanda de loin Plélan, qui montait maintenant le cheval d'un de ses hommes.

—C'est fait, répliqua Blaise.

Le détachement se remit en marche et entra dans le bourg de Rieux.

Quand Guy de Plélan se fut installé, auprès d'un bon feu, dans l'unique auberge de l'endroit, il tira de son sein le gant et l'autre objet lancé par Chantepie.

—Ventrebleu ! s'écria Blaise, c'est le parchemin ! J'avais bien cru reconnaître là bas, dans le taillis, le cheval de notre sergent ; mais maintenant, plus de doute !

—Penses-tu qu'on ait osé tuer un sergent de Rohan ? demanda le capitaine.

—Je ne sais ; mais la main d'un sergent de Rohan ne s'ouvre pour livrer le dépôt qui lui est confié que quand son cœur ne bat plus.

—C'est vrai ! murmura Guy de Plélan qui mit sa tête entre ses mains.

Puis il répéta, en se parlant à lui-même, les dernières paroles de Noël Torrec.

—La femme blanche !... Ni vilain, ni gentilhomme n'attaquera Marguerite sans péril de mort !

Noël Torrec, après avoir rencontré les gens de Rohan sur la rive de l'Oust, avait poussé son cheval afin de les gagner de vitesse, et d'arriver avant eux aux bacs de Rieux. Nous disons les bacs, parce qu'il y en avait deux, l'un au dessus, l'autre au dessous du confluent de l'Oust et de la Vilaine, de telle sorte que, pour traverser cette première rivière, il fallait, pour ainsi dire, faire le tour de son embouchure, et passer deux fois la Vilaine.

L'enfant n'avait nullement prémédité l'acte audacieux que nous venons de lui voir accomplir ; mais l'occasion, l'envie de punir l'odieuse proclamation de Plélan, et le désir de se procurer un meilleur cheval pour hâter sa course et diminuer d'autant le danger de Mme. Marguerite l'avaient déterminé. Il avait entendu, de la rive gauche, les appels répétés des soldats de Rohan, et s'était mis à la place du passeur agonisant.

Toute cette nuit, il courut à franc-étrier sur la route de Vannes, comptant gagner de là le Port-Louis, puis Concarneau, puis Quimper, suivant l'itinéraire que lui avait tracé Toussaint le Veneur. Mais, pour être intelligent et intrépide, Noël n'en était pas moins un enfant. Dans son imprévoyante impatience, il força son cheval, et arriva à Vannes, à pied, soutenu par un bâton de houx qu'il avait coupé sur la route.

A Vannes, il fit rencontre d'un brave homme, auquel il confia qu'il avait besoin d'une monture et possédait de reste ce qu'il fallait pour l'acheter.

Le brave homme auquel il parlait ainsi se souvint subitement qu'il avait à faire un pieux pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, qui se trouve à moitié chemin de Vannes et du Port-Louis, ce qui lui permettait d'accompagner son jeune maître une partie du voyage.

Chantepie était bavard et aimait la compagnie ; il accepta. Le brave homme se procura deux chevaux, attacha à son côté une longue rapière, de peur des voleurs et tous deux partirent pour Auray.

A deux lieues de Vannes, l'homme se mit en travers du chemin et tira sa longue rapière.

—Que faites-vous ? demanda Chantepie.

—Papiste maudit, répondit son camarade, tout moyen est bon pour dépouiller les damnés tels que toi. J'ai feint un pèlerinage, parce que ces pauvretés inspirent la confiance à tes pareils, mais je suis de la vache à Colas !... Ta bourse !

Chantepie n'avait qu'un petit poignard, et regretta fort les deux longs pistolets qui pendaient aux deux côtés de la selle du capitaine. Il tira sa bourse et la jeta au milieu du chemin.

—Ne bouge pas encore ! dit le huguenot, qui descendit aussitôt de cheval et saisit, par précaution, la bride de celui de Noël ;—donne-moi maintenant cette petite croix d'or qui pend à ton cou.

—Elle vient de ma mère, murmura Chantepie les larmes aux yeux ;—de ma mère qui est morte !

—C'est touchant, mon jeune maître !... donne toujours.

Noël tira le cordon qui suspendait à son cou la croix de sa mère, et la remit au bandit.

—A présent, reprit celui-ci, je ne te demande plus qu'une chose : Cet anneau qui brille à ton doigt.

C'était l'anneau de la dame de Malestroit.

—Jamais ! s'écria l'enfant avec énergie ;—plutôt mourir mille fois !

Et, tirant son poignard, il prit résolument une attitude de défense.

PAUL FÉVAL.

La suite au prochain numéro.

A LOUER.

Une belle Maison en pierre à 3 étages, située au Faubourg de Québec, faisant face à la rue du Faubourg de Québec à l'angle de la rue Ste. Marie. S'adresser pour les conditions à M. l'Econome de l'Evêché.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

TRAUMATIQUE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS GARY,
RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,
Et chez les différents Libraires de cette ville.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

LES personnes qui voudraient entreprendre la réparation de l'EGLISE DE ST. PHILIPPE, sont priées de faire des propositions à M. le Curé de cette Paroisse, auquel il devront en même temps présenter les garanties exigées en semblable circonstance.

MM. les Editeurs des journaux français de cette ville sont priés de reproduire *gratis* cette annonce pendant un mois.

Montréal, 24 février 1843.

L'ARTISAN.

AUX AGRICULTEURS.

A la demande de plusieurs personnes de la campagne, les propriétaires de l'Artisan vont, dans la première semaine du mois d'Avril, agrandir le cadre de leur feuille et en dédier une partie à la publication d'écrits sur l'Agriculture. L'absence d'un journal qui s'occupe de la science agricole, est une lacune dans la presse canadienne. Nous nous offrons pour remplir cette lacune. Si nous recevons de l'encouragement de la part des cultivateurs, nous nous proposons de faire venir d'Europe les journaux qui traitent principalement de l'agriculture, ce qui nous mettra en état de les tenir au courant des progrès que fait cette science, la plus utile de toutes les sciences. Nous ne prétendons pas écrire nous-même sur ce sujet, notre jeune âge et le peu de notions agricoles que nous possédons ne nous permettent pas de prendre un tel engagement. Ce que nous offrirons à nos lecteurs seront des extraits des journaux et de différents ouvrages.

Nous recevrons avec remerciement tous écrits, remarques ou extraits que l'on voudra bien nous envoyer.

Le prix de l'abonnement est 7s. 6d. par année outre les frais de poste qui sont de 5s. Le journal paraîtra comme ci-devant, deux fois par semaine.

Les personnes qui voudront se charger de l'agence dans les différentes paroisses, recevront le journal *GRATIS*.

Toutes les lettres doivent être envoyées franchises de port.

HUSTON ET BERTRAND,
Rue Notre-Dame, No. 16, Basses-Villes, Québec.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 6d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,